Document généré le 4 août 2025 06:59

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Les paumés de la sexualité

Le Coeur net de Sylvie Moisan, Montréal, Les Quinze, 1989, 181 p. (Collection « Porte ouverte »)

Joseph Melançon

Numéro 57, printemps 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38180ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Melançon, J. (1990). Compte rendu de [Les paumés de la sexualité / *Le Coeur net* de Sylvie Moisan, Montréal, Les Quinze, 1989, 181 p. (Collection « Porte ouverte »)]. *Lettres québécoises*, (57), 25–26.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LES PAUMÉS DE LA SEXUALITÉ

Le Cœur net de Sylvie Moisan, Montréal, Les Quinze, 1989, 181 p. (Collection «Porte ouverte»), 15,95$.

Le Cœur net est le premier roman de Sylvie Moisan, mais non sa première expérience de création littéraire. Elle a publié déjà quatre nouvelles dont «Le Rayon des femmes[1]», qui est remarquable. Cette fois, elle publie une fiction biographique dont la narratrice est Dominique et non Sylvie Moisan. Il faut le rappeler à Réginald Martel puisqu'il prétend que «le roman déguise mal l'autobiographie[2]». C'est une allusion fort légère, tout à fait regrettable de la part d'un critique dont le métier est précisément d'apprécier le métier des autres et non leur histoire de vie.

Photo: Les Paparazzi

Sylvie Moisan

«J'ai quitté un homme que j'aimais», dit Dominique, d'entrée de jeu. Dès ces premiers mots, le ton est donné. L'amour ne justifie pas le couple. Il y faut autre chose qui est une forme d'accomplissement, mal définie. Mais elle en quittera bien d'autres tout au long de ces 181 pages. Ce sont proprement les anecdotes de ce roman bien clôturé qui viennent servir une histoire et un propos précis. Malgré les apparences, elles ne sont pas accessoires et il faut prendre le temps de les présenter.

Les anecdotes

Dominique quitte Marcel, étudiant en médecine, «après plusieurs années d'une vie si justement appelée *commune*» (p. 10) parce qu'elle s'étiole, parce qu'elle a oublié ce qu'elle est. Elle entreprend alors une longue quête d'elle-même, de façon inusitée. Paradoxalement, c'est en s'étourdissant, en sortant d'elle-même qu'elle pense se trouver. Elle devient «prédatrice» (p. 107). La première proie est Pierre, le «baiseur» (p. 63), non pas l'homme d'une vie, mais l'homme d'une nuit. François le remplacera. Elle l'a rencontré dans son bar préféré, *L'Écluse*, qui est son terrain de chasse. «Avec sa longue tresse, sa barbe touffue, ses ongles qu'il garde longs parce qu'il joue de la guitare» (p. 77), il sera un refuge de douceur et de générosité. Pourtant, elle rêve à d'autres conquêtes : «Pas de repos pour les guerrières» (p. 91). Alain remplacera François. Celui-ci reviendra plus tard, dans le récit, quand elle aura renoncé à sa «vocation de collectionneuse» (p. 145). En attendant, Alain se révélera «un amant merveilleux, formidable, sensationnel, mirobolant» (p. 109). Dominique y puisera toute l'assurance souhaitable pour poursuivre sa libération. La certitude d'être aimée lui donnera l'audace d'imposer à Alain tous les amants de passage, «rencontrés au cours d'équipées nocturnes en compagnie de Sarah» (p. 113). Mais ce qu'elle n'avait pas prévu arrivera : elle en tombera follement amoureuse. Cet amour suffira à refroidir les ardeurs d'Alain. Il deviendra distrait, retardataire, détaché, même odieux. Elle luttera avec les mêmes armes et elle perdra. Elle reviendra à François avec qui elle aurait pu passer sa vie. Mais «un seul homme, c'est beaucoup trop», lui rappellera Sarah (p. 148). C'est alors que Philippe entrera dans sa vie. Mais il entrera également dans la vie de sa complice. C'est cette dernière, en définitive, qui l'emportera. Dominique reprendra ses conquêtes et elle rencontrera Marc, «absolument magnifique» (p. 161).

Ce récit rocambolesque, lestement narré, se clôt sur lui-même. Anne vécut presque un an avec François avant d'épouser le médecin Marcel; Sarah passa plus d'une année avec Philippe; Christine eut une existence tumultueuse de quelques mois avec Pierre qui se termina par une tentative de suicide; Dominique, un jour, eut marre de Marc et le quitta, soulagée : «Tout était enfin terminé» (p. 180). «Maintenant, conclut la narratrice, j'en ai le cœur net : il n'y a rien à comprendre à l'amour» (p. 180).

L'histoire

Ce désabusement qui donne au récit toute sa gravité n'a rien de moralisateur. Bien au contraire. Il est au même niveau que les aventures érotiques de la narratrice, spontané, provisoire, circonstanciel, sans horizon. Elle consomme le sexe, comme d'autres consomment la mode, les voitures, l'alcool ou la drogue. C'est le provisoire qui compte; partant, la quantité. «Chose certaine, dit-elle, plus l'idée que l'on se fait de l'amour est petite, plus l'on a de chances de le rencontrer. Et quand on n'a pas d'idée, c'est encore mieux» (p. 180). Cette ironie porte une tristesse qui pourrait bien être celle d'une autre époque que celle de Françoise Sagan. Les anecdotes ne sont que les figures romanesques de cette histoire d'une nouvelle génération quelque peu paumée devant laquelle l'héroïne de *Bonjour tristesse* n'est qu'une petite bourgeoise épidermique.

Le roman de Sylvie Moisan, toutefois, n'est nullement situé dans le temps.

Seuls des indices nous permettent de le situer dans les années pas si lointaines de la libération sexuelle présidéenne, de la libération du machisme, de l'émancipation de la femme et même d'une forme pervertie de l'existentialisme, avant le passage des hippies. Qui n'a pas connu cette époque où «le bonheur était suspect» (p. 154), où la misogynie, manifeste ou latente, réglait les rapports entre les sexes, où il fallait vivre dangereusement? L'époque où l'amour n'était qu'une «illusion copulatoire» (p. 48). L'époque où se lisaient «beaucoup de livres féministes» (p. 100). Jusqu'à ces jours récents où «l'amour et la tendresse sont redevenus à la mode» (p. 115).

Placée devant tous ces impératifs stratifiés, accumulés par des idéologies successives, condensés comme des lois, Dominique doit parcourir un double chemin. D'une part, elle doit se délester de son dressage, ce qui, déjà, n'est pas facile. «Quand on a été comme moi élevée dans le respect de l'ordre et des règles strictes et qu'on a pris le parti de changer, même le désordre ne tarde pas à être organisé, ce qui prouve que ça prend beaucoup plus qu'une vie pour désapprendre à vivre» (p. 114). D'autre part, elle doit acquérir une «culture érotique» (p. 23) : «C'était particulièrement exigeant et périlleux pour nous les femmes, car avant de libérer notre sexualité il nous fallait bien commencer par en prendre possession» (p. 135). Elle y mettra beaucoup d'ardeur avec, à l'occasion, «des biscuits au hasch» (p. 46). Cela nous vaudra des pages plutôt crues, mais qui ne sont pas plus outrancières que celles de *Chair Satan*[3] et de bien d'autres. Dans *Le Cœur net*, elles ne sont pas gratuites. L'histoire à raconter l'imposait. Une quête d'accomplissement à la fois personnel, féminin, social et amoureux, pour cette génération, passait par ces expériences, pensait-elle, «pour tenter de vivre quelque chose de différent» (p. 179). La mère de Dominique, au demeurant, ne pouvait pas être d'un grand secours.

Le propos

Le propos de cette histoire est plus hésitant. Les nouveaux rapports entre les hommes et les femmes ne semblent pas évidents pour la narratrice. Ils demeurent encore très problématiques. D'autant plus que les risques d'un machisme renversé, aussi pernicieux que l'autre, peut donner le change. Le goût de la domination ne paraît pas étranger à la sexualité. C'est, paradoxalement, à l'intérieur de ce propos que le ton devient le plus assuré. Quand Sylvie Moisan

abandonne le régime verbal de son récit et passe au présent, le lecteur connaît des frissons. Le propos devient parfois sentencieux : «Notre relation à notre mère puis, plus tard, à notre père (le cas échéant), sont [*sic*] notre premier gage d'amour» (p. 68); «Avant de convaincre qui que ce soit, il faut d'abord être convaincu soi-même» (p. 100); «Il y a des moments dans notre existence où notre vie même nous semble étrangère» (p. 14); parfois didactique : «il faut lutter pour se débarrasser le plus tôt possible de nos [*sic*] parents» *(ibid)*. Heureusement, ces sentences et ces incorrections sont peu nombreuses. Quel roman en est tout à fait exempt?

À la fin, la narratrice se contente d'enregistrer les changements que ses personnages ont subis : «Ainsi, c'est sans en avoir tout à fait conscience que nous retournâmes tous, les uns après les autres, aux joies de la vie de couple, comme frappés d'amnésie, sans nous soucier des risques encourus» (p. 171). C'est l'anecdote qui reprend le propos à son compte et le sanctionne. Quatre couples se désintègrent sous nos yeux. Seule avec Sarah, Dominique tente sa survie dans l'amitié. «Certains jours nous y croyons, d'autres pas. Comme pour le reste...» (p. 181).

À suivre

Peut-être encore sous l'emprise des contraintes de la nouvelle, Sylvie Moisan présente un roman quelque peu exigu. Tout le récit se déroule essentiellement dans deux appartements superposés d'un même immeuble et dans un bar. Une dizaine de personnages, généralement décrits de la même façon, beaux, séduisants et plus ou moins insouciants, forment tout l'univers actoriel. Ils sont ramenés, à toutes fins utiles, à leur fonctionnalité. Il y a une raréfaction descriptive qui resserre l'action mais qui, du même coup, en appauvrit la portée.

Sylvie Moisan fait son apprentissage. Elle aura à inventer d'autres procédés de rédaction pour rendre sa distanciation plus évidente et ses clichés réellement ironiques. Mais elle a les ressources qu'il faut pour devenir une romancière importante. Elle a une «voix» qui pourrait bien être l'une des «voix» de sa génération. □

Joseph Melançon

Notes

1. [En collaboration], *Meilleur avant 31/12/99, Nouvelles d'en-bas*, Québec, Le Palindrome, 1987, p. 53-78.
2. *La Presse*, 21 octobre 1989.
3. Roger Fournier, *Chair Satan*, Montréal, Boréal, 1989, 292 p.

Prix littéraires de l'Association des auteurs des Cantons de l'Est 1989

Le prix Alfred-Desrochers d'une valeur de 1 000$ a été accordé à un jeune poète prometteur des Cantons de l'Est, Yves Gosselin, pour son recueil, *Connaissance de la mort* publié aux éditions Tryptique.

Le prix Yves-Sauvageau d'une valeur de 1 000$, destiné à couronner une œuvre publiée ou inédite en théâtre, a été décerné à Patrick Quintal pour son manuscrit intitulé *Kraken, conte à la dérive*.

Le prix Gaston-Gouin couronne un manuscrit qui paraîtra aux éditions Tryptique et c'est Marie Page qui s'est mérité la bourse de 500$ pour son conte intitulé *Drôle d'école*.